PASCAL QUIGNARD

Tissant très tôt un lien trouble avec le silence et le mutisme, Pascal Quignard trouve dans l'écriture le moyen de s'exprimer en continuant de se taire. Son premier essai, *L'Être du balbutiement*, paru en 1969 au Mercure de France, témoigne déjà d'une obsession pour le langage, ses sources et les conditions de son surgissement. Écrits fragmentaires, biographies, romans, essais, contes, traités ; les formes diverses que prennent ses nombreux livres sont traversées par la musique depuis *Carus*, roman publié en 1980 par Gallimard, jusqu'au neuvième tome de *Dernier royaume, Mourir de penser*, paru en 2014 chez Grasset. S'il écrit les spectacles de Marie Vialle depuis 2003, Pascal Quignard, lauréat du Prix Goncourt en 2002, n'a investi la scène qu'en 2011, lors de la création du spectacle de butô *Medea*. Ayant pris goût au trac et à l'imprévisible, il semble résolu à ne plus quitter les planches.

Les ouvrages de Pascal Quignard sont à retrouver à la librairie du Festival d'Avignon à l'église des Célestins et à la librairie de La Chartreuse de Villeneuve lez Avignon.

MARIE VIALLE

Formée à l'école de la rue Blanche – devenue Ensatt – puis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, Marie Vialle joue sous la direction de nombreux metteurs en scène, notamment Luc Bondy, André Engel, Alain Françon, Jean-Michel Rabeux et Jean-François Sivadier. Parallèlement, des réalisateurs tels que Thomas Bardinet, Vincent Dietschy et Christine Dory la portent à l'écran. En 2003, délicatement munie de son violoncelle, Marie Vialle s'empare du *Nom sur le bout de la langue* de Pascal Quignard. Une collaboration fidèle s'entame entre l'écrivain et la comédienne-metteuse en scène – entre langage et silence, entre musique et chant. En 2006, Marie Vialle crée *Triomphe du temps* en invitant Lam Truong sur le plateau. En 2011, elle monte *Les Lois de l'hospitalité* d'Olivia Rosenthal, avant de revêtir les mots de Pascal Quignard dans *Princesse vielle reine*, à l'automne 2015 au Théâtre du Rond-Point.

ET…

CYCLE DE MUSIQUES SACRÉES
Le Nom sur le bout de la langue de Pascal Quignard, récitante Marie Vialle, le 11 juillet à 11h30, Collégiale Saint-Agricol
Sans aube, Vides et Loyautés, L'Absence, L'Autre Royaume de Pascal Quignard, récitant Pierre-Yves Chapalain, le 12 juillet à 11h30, Collégiale Saint-Agricol
La Leçon de musique de Pascal Quignard, récitant Didier Sandre de la Comédie-Française, le 14 juillet à 11h30, Basilique métropolitaine Notre-Dame des Doms

FICTIONS & ÉMISSIONS – FRANCE CULTURE
Le Nom sur le bout de la langue de Pascal Quignard, le 12 juillet à 11h
Princesse Vieille Reine de Pascal Quignard, le 13 juillet à 11h
Il se trouve que les oreilles n'ont pas de paupières de Benjamin Dupé, d'après Pascal Quignard, avec Pierre Baux et Garth Knox, le 14 juillet à 20h, Musée Calvet

LA RIVE DANS LE NOIR

Tout débute par une disparition ; celle d'une femme, Carlotta, qui emporte avec elle un mouvement qu'on ne pourra plus montrer, des voix qu'on ne pourra plus entendre. La perte irrémédiable et le manque qui s'ouvre produisent bientôt un geste : l'écriture. La question « Où es-tu ? » ne pouvant plus se dire, l'écrivain décide de livrer ce qui blesse son âme à celle qui sait le lire : la prêtresse, celle qui chante, celle qui danse, celle qui vit hors du temps. Pour apaiser les morts et bercer les vivants, ils entrent ensemble sur la rive des ombres. Là, les animaux sont rejoints par les hommes, les chants deviennent sauvages, les touches d'un piano poussent des ululements, le regard d'un rapace convoque une peur d'enfant. De possessions en métamorphoses, tour à tour maîtres et assistants, Marie Vialle et Pascal Quignard rappellent des disparus, visitent des peines et des zones primitives où le langage n'est plus seulement articulé, où la musique n'est plus seulement sonore, où le jour et la nuit ne sont plus des repères. Par les moyens du rêve et dans l'obscurité, l'auteur et la comédienne éveillent des sens que la mémoire voudrait croire oubliés mais que le cœur reconnaît : ils reviennent d'un ailleurs, du temps d'avant la lumière.

—

For their first creation together, Marie Vialle and Pascal Quignard dive like two birds into the darkness of the stage. By calling on something akin to shamanism, they summon the shadows of childhood, wild worlds, ancient times, and revenants.

ACCESSIBILITÉ

Audiodescription de *La Rive dans le noir* pour les spectateurs malvoyants, le 12 juillet à 18h. Feuille de salle disponible en gros caractères et en braille. Informations et réservations : accessibilite@festival-avignon.com

LES DATES DE *LA RIVE DANS LE NOIR* APRÈS LE FESTIVAL

– du 16 au 18 janvier 2017 au CENTQUATRE-PARIS
– les 7 et 8 février au Liberté Scène nationale de Toulon
– le 17 février au Théâtre de l'Octogone à Pully (Suisse)
– du 28 février au 4 mars au Théâtre 71 à Malakoff
– le 14 mars au Parvis Scène nationale de Tarbes
– du 21 au 24 mars au Théâtre Olympia Centre dramatique régional de Tours
– du 29 au 31 mars au Théâtre national Bordeaux Aquitaine
– les 25 et 26 avril à la Comédie de Caen à Hérouville-Saint-Clair
– du 4 au 6 mai au Bois de l'Aune à Aix-en-Provence
– les 15 et 16 mai à Équinoxe Scène nationale de Châteauroux

#PASCALQUIGNARD
#MARIEVIALLE
#RIVENOIR
#LACHARTREUSE

#FDA16

70e ÉDITION

Tout le Festival sur : festival-avignon.com

Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.

Dessin © Adel Abdessemed, ADAGP 2016 / Conception graphique © STUDIO ALLEZ

Création 2016

LA RIVE DANS LE NOIR
UNE PERFORMANCE DE TÉNÈBRES

8 9 10 | 12 13 14 JUIL À 18H

PASCAL QUIGNARD ET MARIE VIALLE

CHARTREUSE DE VILLENEUVE LEZ AVIGNON

FONDATION CRÉDIT COOPÉRATIF
FONDATION D'ENTREPRISE

Paris – Chasselay

Création 2016

LA RIVE DANS LE NOIR
UNE PERFORMANCE DE TÉNÈBRES

8 9 10 | 12 13 14 JUIL
À 18H

PASCAL QUIGNARD ET MARIE VIALLE

durée 1h15

Avec Pascal Quignard et Marie Vialle

Texte Pascal Quignard
Mise en scène Pascal Quignard et Marie Vialle
Scénographie, costumes Chantal de La Coste
Lumière Jean-Claude Fonkenel
Musique Pierre Aviat
Masques Cécile Kretschmar
Travail voix Dalila Khatir
Travail corporel Earlene Hopkins
Éducateur d'oiseaux Tristan Plot
Assistanat costumes Siegrid Petit-Imbert
Régie son, vidéo Hugues Le Chevrel
Direction de production Emmanuel Magis assisté de Marion Gauvent
Construction des décors Atelier de la MC 93 Maison de la culture de Seine-Saint-Denis

Production compagnie Sur le bout de la langue, Anahi
Coproduction Festival d'Avignon, Théâtre Olympia Centre dramatique régional de Tours, Le Liberté Scène nationale de Toulon, Pôle Arts de la Scène - Friche La Belle de Mai (Marseille), Equinoxe Scène nationale de Châteauroux, Festival Terres de Paroles, Le Parvis Scène nationale de Tarbes, La Chartreuse de Villeneuve lez Avignon
Avec le soutien de la Drac Auvergne-Rhône-Alpes et de la Spedidam
Avec l'aide du CENTQUATRE-PARIS et du Bois de l'Aune (Aix-en-Provence)
Remerciements au Théâtre de Carouge Atelier de Genève, à la Société de lecture de Genève et à Dimitri Chamblas

Spectacle créé le 8 juillet 2016 au Festival d'Avignon.

THÉÂTRE

ENTRETIEN AVEC PASCAL QUIGNARD ET MARIE VIALLE

Vous travaillez ensemble depuis longtemps maintenant. Qui, de vous deux, a donné l'impulsion à ce spectacle ?
Marie Vialle : Je crois que c'est Pascal qui m'a appelée, en me disant qu'il avait pris goût à l'angoisse et qu'il voulait être sur scène avec moi.
Pascal Quignard : C'est vrai. C'est la première fois que je suis en scène avec Marie. J'avais créé un spectacle avec Carlotta Ikeda, une danseuse butô. Nous étions alors trois sur scène avec le musicien Alain Mahé. Mais en 2014, Carlotta est morte. Je me suis dit : « maintenant c'est fini, de toute façon je ne peux pas remplacer Carlotta Ikeda. » Et puis, plutôt que la remplacer, j'ai pensé à inventer autre chose. Et c'est au domicile de Marie, alors que nous préparions *Princesse vieille reine*, que j'ai eu l'idée de cette performance de ténèbres. « Ankoku butoh », en japonais, signifie « danse des ténèbres ». J'en ai conçu une première avec le chorégraphe Luc Petton et une buse. Et maintenant, avec Marie, un corbeau et une chouette effraie.

La mort de Carlotta Ikeda agit-elle seulement comme un secret entre vous ou le spectacle vise-t-il à la faire apparaître, à la raconter ?
M.V. : Comment dire ? Je ne représente pas Carlotta, je ne l'incarne pas. Il ne s'agit ni de l'imiter ni de la jouer mais son prénom est le premier mot du spectacle. Elle est là dès le début. Tout est pour elle, comme un pont vers elle.
P.Q. : On aime rendre singulier l'acte qu'on produit en le donnant à quelqu'un. Et je dis « donner » car « dédier » me semble trop faible. C'est un beau prélude que saluer les morts au début d'un spectacle. C'est théâtral, cela rend modeste, cela nous efface devant ce que nous disons. Cela donne aussi une ambiance… Je crois que le théâtre vise toujours à invoquer des revenants. Tous les masques, depuis l'Antiquité, représentent des morts qui reviennent.

Quel était l'élément de départ de la création ? Le texte ?
P.Q. : Non, j'ai seulement proposé à Marie ce principe d'une danse des ténèbres. Et nous avons tout de suite pensé aux oiseaux.
M.V. : Nous y pensons depuis toujours. La première fois, c'était pour *Triomphe du temps*. Pascal m'avait demandé, avant de se mettre à écrire, de lui fournir une liste de scènes parlées mais aussi muettes. Je lui avais donné un sac avec tous les livres desquels j'avais extrait les scènes, et puis il y avait un disque, une anthologie des voix du monde, avec des cris, des hurlements, d'humains et d'animaux.
P.Q. : Mais à l'époque, Marie n'osait pas les reprendre, hurler...
M.V. : J'ose maintenant. Le paradoxe, c'est que l'écriture de Pascal me donne la place et le droit d'explorer des choses en dehors des mots. Ce sont les mots de Pascal qui m'ont fait basculer dans l'envie de mettre en scène mais comme un espace à moi pour aller ailleurs, dans l'absence de langage.

Sans texte préétabli et sans fable figée, comment le spectacle s'est-il construit ?
P.Q. : Sur ce point, j'admire Olivier Py et Agnès Troly ; ils ne nous ont jamais rien demandé. Nous avons une liberté totale. Si j'avais fourni un texte, il aurait figé des attentes. Là, nous avons pu travailler à notre guise.
M.V. : Cela permet d'être vraiment à l'instant de l'invention. C'est rare et c'est merveilleux de préserver le temps de l'étonnement devant ce qui apparaît. Dans notre manière de travailler, il n'y a pas un metteur en scène qui dirigerait, la création naît d'une respiration commune. Le premier texte contenait des images très précises qui, au cours du travail se sont transformées. Nous parvenons à des éléments qui s'improvisent grâce à nos complices. Chantal de La Coste et Jean-Claude Fonkenel dessinent l'espace en même temps que Pascal continue d'écrire et que je cherche des mouvements, des voix, etc. Ce qui est important, c'est d'arriver à être à l'écoute de ce que je sens vraiment. Dans le spectacle lui-même, les rôles transitent sans cesse entre et dans nous. Pascal est tour à tour l'assistant, le moine ou l'écrivain…
P.Q. : Oui, dans les rites chamaniques, quelqu'un reste toujours pendant que le chamane s'envole. On l'appelle le linguiste, le perchoir, le porteur ou l'assistant. Ici, c'est un peu le même système.

Vous utilisez les termes « danse », « performance » et « butô ». Lequel définirait le mieux votre spectacle ?
P.Q. : Nous allons jouer six fois, le mot performance serait un peu excessif. En même temps, ce n'est pas du butô. Peut-être est-ce plus proche du nô, dans lequel on fait revenir des morts très anciens pour les apaiser. C'est un petit peu ce que nous faisons. Le spectacle est construit comme une suite baroque ; une suite de mouvements très différents mais qui se tiennent par une tonalité. Notre tonalité, c'est l'obscurité, le noir. Bien sûr, la lumière compte énormément pour le noir. De toute façon, nous avons avec nous deux oiseaux : un nocturne et un diurne. En pleine lumière, la chouette dort ; en pleine pénombre, le corbeau dort. Il faut donc trouver comment jouer avec !

Vous additionnez beaucoup d'éléments et de disciplines mais il semble que vous visiez une certaine simplicité.
M.V. : Ce que nous visons touche des zones très diverses. À la fois, c'est très, très complexe, et à la fois simple, presque archaïque. Quand le dessin est le plus pur, tout peut surgir. Comme le texte est infiniment riche, qu'il est comme une partition de piano où se mélangent mille harmoniques, il faut que j'arrive à avoir le jeu le plus simple et le plus clair pour que tout puisse résonner.
P.Q. : De mon côté, ce que je cherche, c'est quand même à faire pleurer les gens. Le chemin est le même : il s'agit de toucher juste et surtout sans emphase, comme le feraient des enfants. Le piano nous aide beaucoup. Il permet de faire revenir des tristesses, par petites séquences. Il faut toujours « un minimum piano », comme disait Marguerite Duras.

Pascal Quignard, vous écrivez : « On peut écrire ce qu'on n'est pas en état de dire. » Que peut-on ressentir au théâtre qu'on ne serait pas « en état » de ressentir devant un livre ?
P.Q. : Nous pouvons nous plonger dans le noir. L'obscurité impose le rêve dans la tête des humains. Le rêve, ce sont les seules actions qui se passent du langage articulé. C'est impossible de faire un effet de rêve par le livre. Or c'est ce que nous visons sur la scène. Et puis, la musique ! On ne peut pas la faire sonner dans un livre.
M.V. : Dans ce spectacle, nous sommes hors du temps. C'est aussi pourquoi le sauvage y prend une part très importante.
P.Q. : Le rêve agit dans ce spectacle comme but et comme méthode. Cela ressemble à un rêve et c'est construit comme on fabrique un rêve. Comme dit Freud : « par condensation ».

—
Propos recueillis par Marion Canelas